Document généré le 6 juil. 2025 07:53

Études françaises

Fragments d'un concept humaniste (République fédérale allemande)

Thomas Steinfeld

Volume 23, numéro 1-2, automne–hiver 1987

L'enseignement de la littérature dans le monde

URI : https://id.erudit.org/iderudit/035706ar
DOI : https://doi.org/10.7202/035706ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Steinfeld, T. (1987). Fragments d'un concept humaniste (République fédérale allemande). *Études françaises*, *23*(1-2), 89–117. https://doi.org/10.7202/035706ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Fragments d'un concept humaniste (République fédérale allemande)

THOMAS STEINFELD

Une réponse à la question portant sur les «problèmes et réalisations de l'enseignement de la littérature» en République fédérale allemande tient sans doute d'un certain savoir fonctionnarisé : il s'agit de faire connaître les mécanismes qui articulent le marché des esprits et le réseau de leurs représentants mandatés, les règles qui régissent les formes de diffusion et de transmission de la «belle apparence» ; il s'agit, en fait, de fournir un petit paquet déjà tout emballé contenant une généalogie des produits de l'imagination et de leurs épiphénomènes. Mais les articles définis dont on affuble les groupes et les traditions semblent, à l'observateur consciencieux, plus précis que la réalité, et la simple énumération d'écoles et de directions d'études ne pourrait constituer une réponse adéquate au questionnement soulevé ici. Je renvoie donc dès maintenant à deux ouvrages généraux qui pourront informer davantage le lecteur sur les thèmes que je discuterai :

> Ralf Schnell, *Die Literatur der Bundesrepublik: Autoren, Geschichte, Literaturbetrieb (la Littérature de la République fédérale allemande : les auteurs, l'histoire, l'entreprise littéraire)*; Stuttgart, J.B. Metzler, 1986.

Paul Michael Lützeler et Egon Schwarz (édit.), *Deutsche Literatur in der Bundesrepublik seit 1965*, Königstein, Athenäum, 1980 (la Littérature allemande en RFA depuis 1965).

1. LE CÔTÉ MATÉRIEL DES «BELLES-LETTRES»

1.1. LA RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE D'ALLEMAGNE: UN PAYSAGE LITTÉRAIRE?

Il doit être question ici de l'enseignement de la littérature dans une «aire géoculturelle» importante. Au premier regard, deux éléments me gênent dans la formulation de la problématique.

L'activité littéraire ouest-allemande constitue à l'échelle mondiale le troisième grand marché du livre. Si l'on considère le nombre de titres publiés annuellement, seuls l'URSS et les États-Unis précèdent la République fédérale allemande, la partie occidentale du «pays des poètes et des penseurs», alors que la population respective de ces deux États est de trois à quatre fois plus grande que celle de la République fédérale. En 1985, 57 623 nouveaux titres ont été lancés sur le marché ouest-allemand, ce qui est nettement moins qu'avant la dernière récession alors que la production avait atteint un sommet record de 67 176 nouveaux titres en 1980, mais deux fois plus que la production annuelle de 1965 (27 247)[1]. À peine 20% de ces titres appartiennent à cette littérature que l'on nomme les belles-lettres. Ce taux est, à vrai dire, demeuré le même depuis plus de cinquante ans[2]. Quelque 12,5% des titres produits annuellement sont des traductions[3]. Un livre coûte en moyenne 30 DM. On peut toutefois se procurer un livre pour moins de 15 DM (environ 10 $ can.) dans plus de la moitié des cas[4]. En 1986, plus de 400 000 titres allemands étaient disponibles en République fédérale[5].

Tous ces chiffres concernent la République fédérale allemande et, ce faisant, risquent de fausser la réalité puisque, de manière générale, les structures de l'industrie du livre dépassent le cadre restreint d'une nation en particulier. Cela vaut, dans le cas

1. *Buch und Buchhandel in Zahlen*, Buchhändler-Vereinigung GmbH, Francfort-sur-le-Main, 1986, p.13.

2. James McLeod et Mark W. Rectanus, «Die westdeutsche Literatur seit 1965 auf dem bundesrepublikanischen Buchmarkt», dans *Deutsche Literatur in der Bundesrepublik seit 1965. Untersuchungen und Berichte*, Paul Michael Lützeler et Egon Schwarz (édit.), Königstein/Ts., Athenäum, 1980, p. 256.

3. *Tatsachen über Deutschland. Die Bundesrepublik Deutschland*, éd. par le Lexikon-Institut de Bertelsmamm, Gütersloh, Bertelsmann, 1985, p. 365.

4. Ralf Schnell, *Die Literatur der Bundesrepublik. Autoren, Geschichte, Literaturebetrieb*, Stuttgart, J.B. Metzler, 1986, p. 24.

5. *Buch und Buchhandel in Zahlen, op. cit.*, p. 56.

allemand, tant pour l'écriture et la lecture que pour la distribution et la vente. En effet, quelques-uns des plus importants écrivains de langue allemande sont autrichiens (Thomas Bernhard, Peter Handke, Ernst Jandl), suisses (Friedrich Dürrenmatt, Max Frisch) ou proviennent de la République démocratique allemande (Christa Wolf, Stefan Heym) — tous ces auteurs produisent, par ailleurs, en majeure partie pour le marché ouest-allemand. Cette condition particulière caractérise également la situation de gros éditeurs tels que Diogenes qui est installé à Zurich, ou de plus petites maisons d'édition telles que Haffmanns, également à Zurich, et la maison Residenz de Salzbourg. En revanche, les livres ouest-allemands sont lus en Suisse et en Autriche, et même en RDA, dans la mesure où la politique culturelle le permet. Par ailleurs, combien y a-t-il d'auteurs est-allemands dont nombre de germanistes ouest-allemands ne connaissent même pas le nom, malgré leur popularité en RDA? Et que dire des littératures locales qui n'ont pas trouvé place au sein de la scène littéraire dominante de leur pays respectif?

Passons maintenant au deuxième problème : la littérature, son enseignement. La structure de l'espace public ouest-allemand est semblable à ce qui existe dans les autres États industriels occidentaux. Cela signifie, par exemple, que le livre perd — et perdra encore — de son importance en raison de la concurrence des autres médias, et ce, même si le nombre des titres vendus et des lecteurs devait rester le même. Le chiffre d'affaires de l'industrie du livre, quelque 8 milliards de DM par année, semble un peu ridicule comparé aux 21 milliards de DM qui sont présentement investis en Allemagne fédérale dans le système de câblodistribution. Le privilège de la littérature tient au fait qu'elle constitue un moyen d'acquisition d'informations, de savoirs et de «représentations poétiques». Or, ces fonctions sont maintenant, du moins en partie, remplies par d'autres médias. Néanmoins, si cela implique une certaine «déqualification du monopole de l'écrit[6]» en ce qui a trait à la circulation de l'imaginaire et à la production poétique et intellectuelle, de même qu'une certaine diminution de l'importance des «pratiques culturelles littéraires[7]», il importe de souligner le fait que l'on assiste actuellement à un élargissement des possibilités de travail pour les intellectuels, à une possible «diffusion professionnelle [du potentiel intellectuel] dans le champ des médias», pour rester dans le jargon des sociologues. En fait, une tâche pos-

6. Klaus Bartels, «Der Kopf-Stand. Über die Wirklichkeit des Intellektuellen», dans *Kursbuch*, 84, 1986, p. 66.

7. *Ibid.*, p. 74.

sible pour les études littéraires consisterait à examiner dans quelle mesure des fonctions naguère perçues comme relevant exclusivement du domaine littéraire sont maintenant assumées par d'autres médias. D'un autre côté, malgré la perte des privilèges du mot imprimé, les belles-lettres n'ont rien perdu de leur exclusivité, qui constitue, encore aujourd'hui, leur raison d'être.

1.2. LA PROFESSION D'ÉCRIVAIN : UNE LIBERTÉ ABSTRAITE

Il y a des écrivains dont on ne connaîtra jamais la production. D'autres sont poussés sur le marché parce qu'ils se sentent appelés à communiquer quelque chose, et qu'ils espèrent assurer, du moins en partie, la reproduction de leur statut au moyen de publications.

Mais combien y a-t-il d'écrivains en réalité? Il est bien difficile de répondre à cette question. Tenir compte de tous, de l'écrivain reconnu internationalement pour ses best-sellers jusqu'à l'étudiant qui sait faire publier un poème dans le journal local, serait aller trop loin. Il y a, si l'on se restreint aux membres des deux grandes organisations ouest-allemandes d'écrivains, environ 3 700 auteurs professionnels : le *Verband Deutscher Schriftsteller* (VS) (environ 2 500 membres), et le *Freie deutsche Autorenverband* (environ 1 200)[8]. D'après les résultats d'un sondage récent, dans près de 60% des cas, la pratique de l'écriture n'occupe qu'une partie du temps de travail de ces auteurs[9]. Tout compte fait, il semble que seulement 1 500 écrivains vivent principalement de leur écriture.

Quelle est la situation de l'écrivain professionnel, s'il ne porte pas, par exemple, le nom de Grass, Walser, Handke, Lenz ou Thomas Bernhard? Arno Schmidt, l'un des plus importants auteurs allemands de littérature expérimentale, a dû, pendant une bonne décennie, vivre de 300 DM par mois[10]. Les conditions d'existence des écrivains semblent en général si limitées que ceux-ci ne pourraient pas vivre au-dessus du seuil de la pauvreté, s'ils ne retiraient certains revenus de conférences et de lectures publiques, d'activités professionnelles autres à temps partiel, et même à temps plein. Il est probable que la situation des auteurs dont les œuvres connaissent de forts tirages donne une fausse idée des véritables conditions de reproduction du groupe social que forment les écrivains. Il n'est donc pas surprenant de constater que le nombre d'écrivains actifs — vivant de leur écriture — a diminué conti-

8. *BP Kursbuch Deutschland 85/86*, éd. par le Lexikon-Institut Bertelsmann, Munich, Goldman, 1985, p. 630 et ss.

9. Ralf Schnell, *op. cit.*, p. 14.

10. *Ibid.*, p. 10.

nuellement au cours des années soixante-dix[11]. Et le fait que ce nombre augmente de nouveau aujourd'hui dépend, probablement, bien plus du haut taux de chômage chez les diplômés en sciences humaines que d'une plus forte demande pour les belles-lettres.

L'écrivain, dans la mesure où il est en même temps patron et moyen de production, partage la problématique sociale du petit entrepreneur. Cette comparaison du statut économique ne doit toutefois pas dissimuler le fait que son produit, le langage, l'imaginaire, est bien plus dépendant d'une demande aléatoire, ce qui rend sa situation encore plus incertaine. Ce statut de petit entrepreneur accordé à l'écrivain se reflète entre autres dans les problèmes qu'a soulevés la création du VS à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix : les débats y ont porté sur des questions élémentaires, telles la possibilité de mettre sur pied un fonds de pension, d'établir un droit d'auteur sur les photocopies et sur l'utilisation de la littérature dans les manuels scolaires, et d'obtenir une compensation sur les emprunts faits dans les bibliothèques. Le VS qui a, entre-temps, largement atteint ses objectifs, se perçoit comme un mouvement syndical, et fait partie depuis 1972 du *Industriegewerkschaft Druck und Papier*, le syndicat des industries du papier et de l'imprimerie. Le VS conçoit, il est vrai, son affiliation à ce syndicat simplement comme un moyen terme vers l'établissement d'un syndicat de l'industrie de la culture. En réponse à la syndicalisation du VS, on a assisté à la formation d'une organisation purement corporative : le *Freie deutsche Autorenverband.* Par ailleurs, le VS et le PEN ouest-allemand font face à un même problème : celui d'intégrer des membres aussi différents. Peut-être bien que le statut de «petit entrepreneur» les caractérise tous, mais il reste que chacun se perçoit comme indépendant, préoccupé par des choses plus élevées, et se représente son collègue comme un concurrent.

1.3. L'ÉDITION ET LA COMMERCIALISATION DU LIVRE

Les quelque 9 000 titres édités annuellement dans le domaine des belles-lettres — soit près de 15% de la production totale — forment dans la conscience populaire la partie essentielle du marché du livre. En effet, des éditeurs tels que Suhrkamp, Fischer, Rowolt, Hanser et Luchterhand créent les modes littéraires ; on peut même avoir l'impression qu'ils «font» la littérature et les auteurs. Néanmoins, très peu de maisons peuvent vivre uniquement des belles-lettres, car la production littéraire est, dans les faits, lar-

11. *Ibid.*, p. 12.

gement dépendante d'autres secteurs : Hanser et Luchterhand travaillent en collaboration avec des maisons d'édition spécialisées dans les techniques, Suhrkamp/Insel vivent des droits perçus sur les mises en scène des pièces de leurs auteurs dramatiques, et Fischer et Holzbrink (Rowohlt, rororo) ne pourraient survivre sans leur énorme production de livres de poche.

À vrai dire, la situation financière du milieu de l'édition n'est pas si catastrophique qu'il y semble à première vue ; à ce que je sache une seule grande maison d'édition a disparu lors des dernières années (il s'agit de l'éditeur Molden à Vienne) : des quelque 2 000 éditeurs ouest-allemands, 110 atteignent un chiffre d'affaires annuel dépassant les 10 millions de DM[12]. Qu'il y ait également dans le milieu de l'édition une tendance à la concentration, cela est incontesté : environ 10% des firmes d'édition et de librairies s'approprient plus des trois quarts du chiffre d'affaires total[13]. Il y a toutefois une forte tendance vers la formation de consortiums (Bertelsmann, Holzbrink).

Je présume que les conditions qui prévalent ainsi sur le marché du livre ouest-allemand pourraient, au regard de la situation du marché international, être qualifiées d'heureuses. Cela dépend, entre autres, du fait qu'une liberté commerciale absolue n'est pas possible dans le domaine du livre, puisque les livres sont en RFA sous l'effet d'une loi réglant les prix (cette loi remonte à 1888). La réglementation des prix a une conséquence très simple : elle empêche que des mesures de rationalisation, liées aux avantages de la vente en gros, ne fassent en sorte que, en dernier lieu, seuls des supermarchés du livre avec un éventail limité de titres puissent survivre. Il existe, bien entendu, de tels marchés du livre en RFA, mais l'intéressé doit pouvoir trouver dans n'importe quelle ville de grandeur moyenne une librairie apte à le séduire. Étant donné que ces dernières sont encore concurrentielles, il n'est pas étonnant d'apprendre que la RFA dispose du réseau le plus serré au monde de librairies et de points de distribution (1985 : 3 382 librairies, 87 grossistes[14]). De plus, l'institution qui a introduit le principe de réglementation des prix du livre et qui a veillé à son maintien, le *Börsenverein der deutschen Buchhandels*, un organisme corporatif qui représente et contrôle le marché du livre allemand depuis la fin du XIXe, assure également l'apprentissage des libraires au moyen d'un programme de formation obligatoire.

Les crises économiques n'ont toutefois par épargné le milieu de l'édition et de la vente — elles ont même parfois eu des consé-

12. *BP Kursbuch*, *op cit.*, p. 638.
13. Ralf Schnell, *op. cit.*, p. 25.
14. *Ibid.*, p. 30.

quences positives : la publication de séries spéciales concernant des thèmes précis et paraissant dans un format et sous un modèle facilement reconnaissable a participé, par exemple, au début des années soixante-dix, à la mise en place de lieux inédits de publication et de discussion de la nouvelle littérature. La *Sonderreihe* de la *Deutschen Taschenbuch Verlag*, la *Reihe Hanser*, la série *Das neue Buch* chez Rowohlt, la *Sammlung Luchterhand* sont de bons exemples de tentatives réussies dans le domaine de l'édition, grâce à de nouveaux procédés de marketing et à une meilleure qualité d'édition. Nous pouvons remarquer un phénomène semblable lors de la crise qui a touché le milieu du livre de 1979 à 1982, mais cette fois-ci, les changements se sont faits sous l'égide d'une idéologie de restauration : le *Weisse Programm* de la maison Suhrkamp a republié en 1984 d'importantes œuvres littéraires et scientifiques à des prix avantageux. La réédition actuelle de nombreux classiques semblent être le reflet de cette situation. A-t-on besoin de six éditions différentes des œuvres complètes de Goethe? Nous laisserons ici cette question. Mentionnons enfin que les crises dans le milieu de l'édition, ainsi que le désir croissant des chercheurs de se voir publiés, ont fait en sorte qu'aujourd'hui même les maisons d'édition les plus renommées exigent le remboursement par les auteurs des coûts d'édition des textes théoriques et des essais — seuls les humanistes les plus réputés échappent à cette nouvelle règle du marché. Il est pourtant toujours aussi difficile de publier chez un éditeur important et, de fait, dans le cas des thèses, le degré de la renommée de la maison d'édition équivaut presque à une seconde évaluation de la qualité du travail.

Les éditeurs et les libraires ont subi au courant des quinze ou vingt dernières années la concurrence de ce que l'on nomme la scène alternative. Source de nouvelles impulsions, cette concurrence a été des plus bénéfiques. En effet, la scène alternative comprend de petites et de très petites maisons d'édition qui ont souvent des programmes de publication hautement spécialisés et un public cible restreint. Un des bienfaits typiques de la présence de ces petits éditeurs est la redécouverte d'auteurs et d'œuvres oubliés, mais leur qualité essentielle tient au fait qu'ils soient en mesure de proposer à de nombreux jeunes auteurs une première chance de publication. On a assisté également dans les deux dernières décennies à l'apparition, dans les villes universitaires, d'un type de librairie de «gauche», souvent basé sur le modèle communautaire, où chacun doit être membre. Les *Autorenbuchhandlungen*, les librairies dirigées par des auteurs, ressemblent dans leur organisation au type de la librairie de «gauche» : les auteurs (plusieurs

des auteurs ouest-allemands les plus connus sont membres de telles librairies) y sont actionnaires.

1.4. LA CULTURE: POLITIQUE CULTURELLE ET POLITIQUE D'AVANCEMENT DE LA LITTÉRATURE

À la différence de la culture prébourgeoise, mais aussi à la différence de tout ce que l'on trouve sous la rubrique du «réalisme socialiste», l'état démocratique exige rarement de la littérature sa représentation directe — ce qui ne veut pas dire que cela ne se produit jamais, ou que des arts différents, notamment l'architecture, ne servent dans une proportion beaucoup plus importante la symbolique de la communauté. De manière plus générale, mentionnons que la subjectivité est devenue, en raison du processus de conscientisation esthétique qui a accompagné la formation de la société bourgeoise, le thème essentiel de l'art. La liberté que cela suppose laisse le mécénat à l'arrière-plan, exception faite de la situation prévalant au sein de la grande bourgeoisie. Lorsque Rolf Hochhuth, auteur dramatique connu, adresse le reproche suivant à l'État ouest-allemand : «Les États démocratiques ne manquent pas d'argent pour promouvoir l'art, c'est l'intérêt qui leur fait défaut[15]», il décrit judicieusement la nature de l'engagement public pour la culture; mais il sous-estime le fait que la liberté accordée à l'artiste par la société bourgeoise implique également une dimension assujettissante.

En effet, même si plusieurs théâtres et orchestres ouest-allemands ont bien des raisons d'être satisfaits des subventions reçues (les quelque 300 théâtres subventionnés ont obtenu 1,9 milliards de DM de subventions pour la saison 1982-1983 ; les entrées ne couvrent pas plus de 15% des coûts d'opération[16]), les écrivains ne peuvent guère espérer une aide aussi substantielle de la part de l'État.

La politique culturelle est un domaine de la vie publique où l'on remarque aisément le caractère fédéral de la RFA. La politique culturelle relève en effet des *Länder* et des communes. La seule exception concerne la représentation de l'Allemagne fédérale à l'étranger : l'Institut Goethe, Inter Nationes, la Villa Massimo à Rome et la Cité des Arts à Paris sont des organismes fédéraux. Le fédéral s'engage également dans quelques cas pour la protection et l'archivage de «l'esprit» allemand : la *Deutsche Bibliothek* de Francfort et les archives Schiller à Marbach sont, par exemple, finan-

15. Rolf Hochhuth, «Banausen Republik Deutschland», *Die Zeit*, 44, 1985.
16. Manfred Dlozik, Adolf Schüttler, Hans Sternagel, *Der Fischer Informationsatlas Bundesrepublik Deutschland*, Francfort, Fischer, 1984, p. 138.

cées par l'État fédéral. L'État s'implique donc parfois directement sur le plan culturel dans le but de voir à sa propre représentation.

De tous les fonds dont disposent les *Länder* et les communes pour l'avancement de la culture, environ 60% sont destinés aux théâtres et orchestres, le reste étant réparti entre les musées, les bibliothèques, le domaine de l'éducation aux adultes, la littérature et les arts plastiques. Il est à remarquer que l'engagement des communes pour la littérature est de plus en plus important, et qu'il se fait souvent en collaboration avec des organisations d'écrivains et de lecteurs. Les cafés littéraires dans les grandes villes et l'institution de postes «d'écrivains publics» (l'écrivain en question est nourri et logé pendant une période déterminée) témoignent de cette évolution. Ainsi, dans le cadre de la grande campagne de relance culturelle à Berlin, c'est la ville qui a soutenu de manière exceptionnelle la littérature (dans ce cas-ci, les raisons politiques sont manifestes). Notons encore l'exposition annuelle «*Ex Libris*», un large programme d'activités, des possibilités de subventions pour les éditeurs et la Maison de la littérature, ouverte en 1986. Il y a même, à Berlin, un directeur gouvernemental, dont l'une des tâches importantes est de voir à l'avancement de la littérature.

Les prix constituent une espèce de mécénat occasionnel dont les bénéficiaires ne sauraient attendre une subsistance garantie. Le *Handbuch der Kulturpreise*, un guide des prix dans le domaine de la culture, mentionne certes plus de 140 prix littéraires : mais, en 1978, par exemple, le montant moyen décerné ne dépassait pas les 5 000 DM — ce qui ne peut en aucun cas garantir les besoins matériels d'une année[17]. Et ce sont toujours les mêmes qui sont encouragés. Jusqu'en 1978, Peter Huchel, Wolfgang Koeppen, Heinz Piontek, Heinrich Böll et Golo Mann s'étaient vus octroyer plus d'une douzaine de prix chacun[18].

On ne peut guère s'attendre, d'autre part, à une aide substantielle et de longue durée de la part du *Deutschen Literaturfonds*, le Fonds allemand pour la littérature, bien qu'un tel objectif ait présidé à sa fondation en 1980. Il s'agit ici d'une initiative prise par un groupe important d'écrivains, d'éditeurs et de libraires, auxquels se sont également joints la *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung*, l'Académie allemande pour la langue et la poésie, et le *Deutsche Bibliotheksverband*, l'Union des bibliothèques allemandes. Exception faite d'un financement fédéral de départ de 5 millions de DM, le Fonds allemand pour la littérature est soutenu de façon aléatoire par la *Deutsche Nationalstiftung*, la Fondation natio-

17. Ralf Schnell, *op. cit.*, p. 43 et ss.
18. *Ibid.*

nale allemande, et avait pu, en date du début de l'année 1984, soutenir 153 auteurs au moyen de petites sommes, organiser des lectures publiques et décerner un prix littéraire. Par ailleurs, aucune promesse de soutien gouvernemental n'assure l'avenir du Fonds.

On oublie souvent, lors des récriminations contre le statut incertain de l'aide à la littérature, que l'écrivain ne fait pas qu'écrire, et que son activité d'écriture ne forme souvent qu'un domaine d'activité parmi d'autres. Les institutions telles que la télévision, et plus encore la radio, se présentent avant tout, dans le cas des écrivains de belles-lettres, comme une source importante de revenus. La télévision et la radio ont, en République fédérale, un caractère semi-gouvernemental et sont soumises à un mandat culturel et éducatif d'État (aujourd'hui, certaines chaînes échappent toutefois à ces obligations). Dans un rapport sur les écrivains paru en 1974, approximativement 50% des auteurs questionnés ont indiqué travailler occasionnellement pour la radio et la télévision[19].

1.5. LES REVUES : LIEU DE LA PAROLE POÉTIQUE

Nous devons à Pierre Bourdieu une documentation minutieuse de l'hypothèse que non seulement des produits de consommation tels les vêtements, mais aussi des moments importants de la culture, prennent part à l'évolution des modes. «Du fait que le pouvoir distinctif des possessions ou des consommations culturelles, œuvre d'art, titre scolaire ou culture cinématographique, tend à diminuer lorsque s'accroît le nombre absolu de ceux qui sont en mesure de se les approprier, les profits de distinction seraient voués au dépérissement si le champ de production des biens culturels [...] n'offrait sans cesse de nouveaux biens ou de nouvelles manières de s'approprier les mêmes biens[20].» Les produits culturels sont soumis à un processus de production, d'hyperproduction et de dévaluation[21]. La revue culturelle est bien souvent le lieu où de nouveaux produits culturels sont évoqués pour la première fois, et où apparaissent par l'entremise d'une réception secondaire des modes nouvelles, ainsi que des textes qui feront éventuellement autorité. À l'occasion, les cahiers culturels de quotidiens tels que le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, le *Frankfurter Rundschau*, d'hebdomadaires tels que *Die Zeit* remplissent une fonction équivalente.

19. K. Fohrbeck et A.J. Wiesand, *Der Autorenreport*, Hambourg, 1972.

20. Pierre Bourdieu, *la Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 254.

21. Ralf Schnell, *op. cit.*, p. 52.

Nous pourrions reformuler cette idée comme suit : parce que les revues culturelles sont produites dans une perspective éditoriale, et parce qu'elles tiennent compte d'un intérêt de lecture spécifique et préconstruit, elles sont plus ouvertes au nouveau, aux débats et à la controverse, que toute autre publication en quête d'un large marché ou d'une apparente objectivité scientifique.

Les revues d'intérêt philologique, traditionnellement reconnues pour leur rôle en sciences humaines telles que la *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Gesitesgeschichte*, *Euphorion*, *Wirkendes Wort*, la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, et les *Jahrbücher* de la «Deutschen Akademie für Sprache und Dichtung» et de la «Schiller-Gesellschaft», n'appartiennent pas à cette catégorie dont nous venons de parler; elles constituent néanmoins une part essentielle des 195 revues culturelles qui indiquent «le cours du marché allemand du livre».

Il importe surtout de souligner ici l'apport des revues culturelles pour lesquelles la curiosité intellectuelle est plus essentielle que le geste scientifique. Ce type de revues se démarque tant par la multitude des sujets traités (théorie politique, description de la culture du quotidien, esthétique littéraire), que par la variété des textes présentés (essais, commentaires, critiques, textes littéraires). Le *Merkur* est probablement la plus influente revue de cette catégorie. Des auteurs tels que Ralf Dahrendorf, Gert Mattenklott, Peter Bürger, Lothar Baier, Jörg Drews et Michael Rutschky écrivent dans ce mensuel publié à Munich. La *Neue Rundschau* de Francfort est de qualité semblable. Certaines revues ayant vu le jour dans la foulée du mouvement étudiant de 1968 (elles étaient alors considérées comme des écrits de la gauche radicale), sont venues se joindre à ces deux revues parues peu de temps après la dernière guerre. Mentionnons le *Kursbuch*, fondé par Hans Magnus Enzenberger, et maintenant dirigé par Karl Markus Michel, ancien lecteur chez Suhrkamp et éditeur des œuvres complètes de Hegel. La revue *Ästhetik und Kommunikation* et le *Freibeuter* appartiennent également au groupe des revues importantes issues du mouvement étudiant. Aucune de ces revues ne couvre entièrement la vie culturelle ouest-allemande actuelle ; chacune possède, pour ainsi dire, sa propre scène.

Et il y a ensuite les revues littéraires au sens étroit du terme. La plupart de celles-ci ne cachent pas leur affiliation au mouvement littéraire de la modernité. La revue *Akzente* se trouve sans conteste au centre de la vie littéraire. Fondée par Walter Höllerer, elle est maintenant publiée par Michael Krüger, l'un des plus importants critiques et poètes allemands contemporains, et éditée par la maison Hanser. Les périodiques suivants ne sont pas moins

importants : *Littfass* (Piper Verlag), le *Literaturmagazin* (Rowohl Verlag), *Schreibheft*, etc.

Un autre type de revues, dont il ne faut pas sous-estimer l'impact, s'adresse à un plus large et à un plus jeune public que les autres types mentionnés. Il s'agit d'écrits tels que le *TransAtlantik* (une espèce de *New Yorker* allemand, fondé également par Hans Magnus Enzenberger), et le *Titanic*, un magazine satirique étroitement lié à des auteurs d'un nouveau réalisme ironique, sinon cynique, tels que Eckard Henscheid et Robert Gernhardt, qui sont de plus en plus populaires présentement.

1.6. LA SOCIALISATION LITTÉRAIRE

Déjà en 1980, Horst Albert Glaser, professeur de littérature comparée à l'Université d'Essen, publiait dans l'hebdomadaire *Die Zeit* un article intitulé «Solution finale pour la littérature : le retrait des romans et poèmes hors des salles de cours et des amphithéâtres[22]». Glaser y déplorait la «peine de mort prononcée contre les belles-lettres» : «Certains lycéens étudiant la littérature dans le but d'enseigner l'allemand reconnaissent ouvertement n'avoir lu au lycée que la *Marie Stuart* de Schiller et le *Werther* de Goethe, et avouent ne connaître de la littérature du XXe siècle qu'une pièce didactique de Brecht et un roman de Heinrich Böll.» Cinq ans plus tard, Joachim Dick de l'Université d'Oldenburg se plaint dans le même journal de la «paralysie totale» des sciences littéraires : «Là où, il y a 15 ans, l'on se livrait une bataille d'idées et de discours, l'on n'entend plus aujourd'hui que les timides doléances des professeurs et les formules ronflantes des étudiants, dont les exposés galvaudés sont accompagnés du méditatif cliquetis des aiguilles à tricoter, peut-être dans l'espoir de donner par cette activité manuelle un sens au monde des idées[23].»

À vrai dire, c'est toujours la façon la plus simple de démontrer sa supériorité que d'accuser les autres d'imbécillité, d'ignorance ou de désintérêt. La critique ferait mieux de souligner ce que les étudiants savent, plutôt que ce qu'ils ne savent pas, ou ne voudraient pas savoir. Et avant que cela n'évoque à l'étranger l'image d'une «république des petits esprits», il serait utile de jeter un coup d'œil sur les conditions de la socialisation littéraire ouest-allemande.

22. Horst Albert Glaser, «Endlösung für die Literatur : Zur Austreibung von Romanen und Gedichten aus Hörsälen und Klassenzimmern», *Die Zeit*, 5, 25 janvier 1980, p. 37.

23. Joachim Dyck, «Stumm und ohne Hoffnung : Die totale Paralyse der Germanistik in den 80er Jahren», *Die Zeit*, 25, 14 juin 1985, p. 41 et ss.

La République fédérale est, tout comme le Canada, un pays fédéral, où l'évaluation du niveau et de la qualité de l'éducation relève de la compétence des États régionaux. Les lignes directrices pour l'éducation dans les écoles dépendent ainsi du *Land* où l'on se trouve. Toutefois, les *Länder* ont tous en commun un même système scolaire élitaire qui se divise en trois réseaux dont un seul, le réseau des *Gymnasien*, conduit à l'université et aux hautes écoles. De nos jours, un peu plus de 20% des jeunes se rendent au niveau universitaire. Lorsqu'on parle d'enseignement de la littérature ou de sciences littéraires, c'est à ce secteur que l'on pense.

Le cours de langue et de littérature allemandes reposait, jusque dans le milieu des années soixante, sur une conception canonique de la littérature. Lors de sa création, les études germaniques ont été perçues comme une science nationale, et l'on a cherché depuis à faire de la littérature le lieu d'apprentissage d'une philosophie vulgarisée. Je me rappelle la manière dont on essayait de nous inculquer, à nous écoliers, à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, tout le sublime de cet énoncé tiré de l'*Antigone* de Sophocle : «Entre tant de merveilles du monde, la grande merveille, c'est l'homme.» «Idylle agraire» et «fuite devant la civilisation», «irréalisme» et «anti-intellectualisme», «obéissance» et «application», «modestie» et piété» : telles étaient les maximes d'après lesquelles les livres de lecture étaient composés jusque dans les années soixante[24].

À la faveur des changements culturels, politiques et sociaux de la fin des années soixante, on s'est opposé à ce mode d'enseignement de la littérature qui reposait surtout sur le classicisme de Weimar, et dont l'attitude relevait d'une certaine vénération muséale. L'enseignement de la littérature s'est alors modifié sous trois aspects. En premier lieu, la critique du ton muséal a conduit à un élargissement du canon littéraire : le fascisme et la littérature d'après-guerre, l'industrie littéraire et la littérature du monde ouvrier, la littérature contemporaine (Böll, Grass, Eich, Frisch, Handke et Enzenberger, par exemple) et la tradition littéraire démocratique (Lessing, Büchner, Heine et Tucholsky) ont pris la place du *Faust* et de l'*Iphigenie* de Goethe, et de *la Caution* de Schiller. Ensuite, l'on a procédé à une révision des postulats épistémologiques de la théorisation littéraire : des préoccupations historiques et sociologiques ont peu à peu remplacé l'analyse formelle et une herméneutique mal comprise, l'herméneutique des problèmes fondamentaux de l'homme, notamment. Le troisième aspect est sûrement le plus prolifique : le concept de littérature a été élargi à

24. Ralf Schnell, *op. cit.*, p. 54.

celui de texte : on discute maintenant de communication et de linguistique, on étudie des textes littéraires en comparaison avec la communication quotidienne, des textes publicitaires et des articles de journaux.

Ce développement des études littéraires a conduit dans certains cas à la création de cours spéciaux de littérature (comme c'est le cas pour la musique et les arts plastiques), le cours de langue et de littérature allemandes se voyant, quant à lui, réservé à l'étude de l'allemand. «Le déplacement de l'enseignement de la littérature allait démontrer son inutilité : puisque l'enseignement littéraire ne pouvait s'accommoder des contraintes sociales de rationalisation et d'optimisation, on le fit disparaître sans aucune hésitation du champ des matières obligatoires[25].» D'autre part, on a introduit, au début des années soixante-dix, un système où l'écolier devait choisir ses cours en fonction de ses intérêts, de ses goûts et du profit espéré. Dans un tel système, la littérature, matière facultative, a facilement été mise de côté. Finalement, dans cette optique, parler d'une «solution finale pour la littérature» n'était pas si irréaliste.

Nous pouvons certes relever aujourd'hui les signes d'une certaine réhabilitation de la littérature dans les écoles. Mentionnons à ce titre les lignes directrices de la Basse-Saxe pour l'année 1982. Mais il est difficile, en raison du caractère forcé de la socialisation littéraire, d'évaluer si ce changement d'attitude résulte d'un véritable intérêt pour la littérature, de la réapparition de l'idée d'une élite culturelle, ou bien d'un simple retour à la situation prévalant dans les années cinquante.

Malgré l'apparition des médias audiovisuels et de la politique gouvernementale dans le domaine de l'éducation, il ne peut être question d'un déclin de la culture du livre, et ce, même dans le cadre de la socialisation littéraire dans les écoles. En effet, un sondage récent démontre «qu'on ne peut présentement constater la disparition de la pratique de la lecture chez les jeunes[26]». Nous devons, dans cette perspective, souligner à nouveau le fait que la séparation entre les médias audiovisuels et la culture littéraire n'a pas la même ampleur en RFA qu'au Canada où les pratiques audiovisuelles sont largement aux mains d'entrepreneurs privés et ne relèvent pas, au contraire de la situation ouest-allemande, d'un mandat éducatif et culturel d'État. Une dramatique radiophoni-

25. *Ibid.*, p. 55.

26. Arthur Fischer, Werner Fuchs et Jürgen Zinnecker, «Einleitung», *Jugendliche und Erwachsene '85. Generationen im Vergleich*, vol. 1, Opladen, Leske und Budrich, 1985. p. 25.

que, l'interview d'un auteur, la discussion publique des questions concernant la production et l'industrie littéraires, l'adaptation cinématographique d'œuvres littéraires : toutes ces possibilités sont dans les faits des éléments potentiels de socialisation littéraire.

2. JUGES ET PROPHÈTES DES «BELLES-LETTRES»

2.1. LITTÉRATURE ET SCIENCES LITTÉRAIRES

Au niveau universitaire, en RDA comme en RFA, l'étude de la littérature porte le nom de sciences littéraires. Pourquoi n'appelle-t-on pas cette discipline, comme dans plusieurs pays, «Littérature» ou «littérature comparée»? Je sais que le propos suivant n'épuise pas la question, mais j'aimerais tout de même souligner deux aspects du problème. D'abord, la langue allemande a été normalisée beaucoup plus tard que les autres langues de l'Europe de l'Ouest, et cela a naturellement eu des conséquences sur la littérature. En effet, il n'y a pas eu, en Allemagne, d'instances centrales (qu'elles soient féodales ou, plus tard, bourgeoises) s'occupant de la langue et de la littérature. Par ailleurs, en raison du fractionnement territorial allemand, la langue maternelle a longtemps pu tenir la place de la patrie aux yeux des intellectuels allemands[27]. Dans son livre *Strukturwandel der Öffentlichkeit (l'Espace public. Archéologie de la publicité*[28]), Habermas expose la thèse selon laquelle le développement d'une conscience nationale allemande a essentiellement été le fait d'un *Kulturräsonierenden Publikums*, d'un public «éclairé» discutant de la culture. En fait, l'institution des sciences littéraires allait être, d'une certaine façon, redevable des tentatives de légitimation relatives à la mise en valeur d'un nouveau concept national. La littérature et la langue ont été, en effet, les premières sphères de réalisation de l'idéologie nationale montante, surtout autour de 1800. Ainsi, l'établissement des études germaniques a été massivement soutenu par les efforts déployés afin de favoriser le développement d'une identité nationale au XIXe siècle — notons que les études germaniques ne distinguaient pas encore, à ce moment-là, la linguistique de la littérature, et la littérature nationale du phénomène littéraire en général.

En second lieu, la réorganisation de l'enseignement supérieur au XIXe siècle réalisée, entre autres, par Wilhelm von Humboldt, a poursuivi l'idéal d'une éducation universelle s'appuyant

27. Karl Markus Michel, «Die Stunde der Sirenen : Vom Niedergang des Logozentrismus», *Kursbuch*, 84 1986, pp. 1-16.

28. Jürgen Habermas, *Strukturwandel der Öffentlichkeit. Untersuchungen zu einer Kategorie der bürger lichen Gesellschaft*, Neuwied et Berlin, Luchterhand, 1962.

sur un savoir philosophique qui n'était pas orienté vers les nécessités pratiques de la reproduction de la société. Dans cette perspective, la monopolisation étatique de l'enseignement devait permettre une formation intellectuelle de caractère privé, tout en assurant une éducation axée sur l'acquisition de connaissances pratiques et utiles à la société. On peut, encore aujourd'hui, reconnaître dans les universités allemandes le modèle mis en place par Humboldt. L'importance des sciences humaines, ainsi que le haut niveau de professionnalisme des disciplines universitaires, renvoient par conséquent, dans une perspective institutionnelle, à un système d'éducation homogène de caractère général qui est dirigé et soutenu au moyen d'interventions de l'État et de l'appareil bureaucratique. À maints égards essentiels, ce système diffère de l'organisation de l'éducation supérieure en Amérique du Nord et en Angleterre, qui est moins dépendante de l'État, plus ouverte aux nécessités socio-économiques et régionales, et qui fonctionne dans bien des cas selon un principe corporatif.

Aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, les sciences littéraires constituent, dans le contexte des sciences humaines, une matière très populaire : les départements de sciences littéraires de l'Université libre de Berlin et de l'Université Ludwig-Maximilian de Munich, deux des plus grandes universités allemandes, comptent, à titre d'exemple, plus de 4 000 étudiants chacun. Ce chiffre peut toutefois induire en erreur, principalement si on le considère dans une perspective nord-américaine. En effet, il ne signifie pas qu'il y ait en RFA un intérêt fondamental pour une pensée dont on peut encore mesurer le caractère ésotérique au manque d'intérêt du milieu économique et de l'administration publique pour la recherche en littérature. À la vérité, le milieu littéraire universitaire n'est pas homogène. Jetons encore, à ce propos, un regard sur l'histoire des sciences littéraires en Allemagne.

Un haut degré de spécialisation et la reconnaissance du statut professionnel des pratiques scientifiques ont conduit à la formation, là où prévalait au XIXe siècle l'homogénéité des sciences de la littérature et du langage, de disciplines séparées ayant chacune leurs buts et méthodes propres. En fait, aujourd'hui, dans la majeure partie des hautes écoles allemandes, les études germaniques chapeautent trois sous-disciplines : les études médiévales qui portent sur la langue et la littérature germaniques d'avant le XVIe siècle ; la science des langues germaniques qui, bien souvent, devient le lieu d'étude de la linguistique générale ; la science de la littérature allemande moderne, portant sur la littérature du XVIe siècle à nos jours. Cette dernière sous-discipline constitue dans bien des cas la plus importante des trois sous-disciplines quant au

nombre d'inscrits. Elle comprend dans les faits pusieurs passages vers les études littéraires générales, discipline qui n'existe toutefois pas en RFA (on peut relier ce fait au caractère universel attribué à la littérature nationale lors de la création des études germaniques). Nous retrouvons ensuite, au côté de l'étude de la littérature allemande moderne, les études de littérature comparée. Comme dans la majorité des pays, cette discipline n'a pu voir le jour en Allemagne avant que ne soient assurées les études de la littérature nationale[29]. On peut par conséquent expliquer la constitution tardive des chaires allemandes de littérature comparée, soit seulement après la Deuxième Guerre mondiale, par la situation de la nation (le grand «retard» dans la fondation d'un État national, la trop courte République de Weimar, le nationalisme fasciste).

Mais pourquoi les sciences littéraires forment-elles une discipline si populaire? À la vérité, on fait des études germaniques principalement dans le but d'enseigner la langue et la littérature allemandes aux niveaux secondaire et collégial. Je m'explique : l'étudiant ouest-allemand peut choisir entre deux directions au niveau universitaire. Il opte soit pour les études académiques (il vise alors l'obtention d'un diplôme de maîtrise ou de doctorat), soit pour les études menant à la licence d'enseignement de niveau secondaire ou collégial. Dans ce système, les études germaniques sont obligatoires pour l'examen d'État permettant d'obtenir cette licence d'enseignement. Ceci explique le grand nombre d'étudiants en littérature ; l'étudiant qui opte pour la voie académique doit également faire l'étude de deux ou trois disciplines, et bien souvent, au moins l'une des trois sous-disciplines germaniques fait partie des choix de l'étudiant.

En revanche, la littérature comparée, bien qu'elle soit dans plusieurs universités sous la férule des études germaniques, n'est pas aussi populaire. La raison en est que dans la plupart des *Länder* cette discipline n'est admise qu'à titre de matière complémentaire à l'examen d'État. On ne peut terminer des études en littérature comparée que si l'on suit la voie académique. Cette discipline ne connaît pas, par conséquent, un aussi haut taux de fréquentation (certains séminaires de littérature allemande moderne sont suivis par plus de 1 000 étudiants!) que les autres sous-disciplines des sciences littéraires.

Le système de formation des enseignants s'est toutefois quelque peu détérioré dans les dernières années suite à une production

29. Dieter Gutzen et Friederike Schonmaker, *Germanistik in der Bundesrepublik Deutschland*, Deutschen Akademischen Austauschdienst (DAAD), Bonn, 1986, p. 37.

excessive d'enseignants vers la fin des années soixante-dix. Cette surproduction fait maintenant face à la baisse du taux de natalité et donc du nombre des écoliers. On prévoit qu'en 1990 quelque 150 000 enseignants seront en chômage (et l'on ne peut s'attendre à une amélioration de la situation avant le milieu des années quatre-vingt-dix). Ceci a entraîné une diminution des inscriptions aux études universitaires. Malheureusement, cette baisse n'est pas proportionnelle au nombre d'emplois manquants pour les étudiants gradués. Au contraire : les sciences humaines, principalement les sciences littéraires, n'ont enregistré aucune chute importante du nombre des étudiants. La raison? Dans les discussions publiques sur le sujet, il se dégage trois tendances : d'abord, face à une situation qui leur semble désespérée sur le marché du travail, plusieurs étudiants préfèrent suivre leurs intérêts personnels ; ensuite, ne sachant trop quel programme d'études suivre, les étudiants optent souvent pour les sciences humaines ; enfin, les études dans ce domaine sembleraient garantir une jeunesse «prolongée», durant jusque dans la trentaine.

2.2 LES BELLES-LETTRES ET LEURS MANDATAIRES

Près de mille germanistes enseignent au niveau universitaire ouest-allemand[30]. Environ la moitié de ces professeurs s'occupe de littérature allemande moderne[31]. On doit ajouter à ce nombre les collègues de littérature comparée qui forment un groupe ne dépassant guère la centaine de personnes. Tous ces savants jouissent des privilèges de la Fonction publique et plusieurs d'entre eux sont des fonctionnaires. Puisque le domaine de la science est en grande partie monopolisé par les institutions d'État, et que les pratiques scientifiques sont essentiellement l'apanage des universités et hautes écoles, nous retrouvons dans le cas des sciences littéraires un groupe fermé d'exégètes littéraires avec retraite assurée, qui est responsable de l'essentiel de tout ce qui s'écrit, s'enseigne ou, d'une façon ou de l'autre, se transmet au niveau de la théorie littéraire. Nous pouvons, à ce titre, parler d'un certain «fonctionnariat des idées». Il importe de souligner qu'il s'agit ici d'un phénomène d'après-guerre (dont l'ampleur semble vouloir actuellement diminuer) : les figures du *Freie Kritiker* (critique indépendant) et du *Privatgelehrte* (l'érudit qui n'est rattaché à aucune institution en particulier), telles qu'elles existaient avant le Troisième Reich, ont maintenant presque entièrement disparu. Ce sont avant tout des professeurs universitaires qui écrivent la majorité des articles litté-

30. Manfred Dlozik, *op. cit.*, p. 130 et ss.
31. Ralf Schnell, *op. cit.*, p. 60.

raires au *Merkur*, au *Kursbuch*, ou bien au *Frankfurter Allgemeinen Zeitung* et à la *Süddeutsche*. Il n'est donc pas faux, dans cette optique, de parler d'un «processus de fonctionnarisation du milieu intellectuel», ou d'envisager la carrière de l'intellectuel comme relevant d'une «carrière bureaucratique[32]». Il est également compréhensible qu'en raison de la situation financière précaire de plusieurs écrivains, l'éditeur Haffmanns en vienne à proposer que les «fonctionnaires nantis» de la littérature versent une «obole» aux écrivains[33].

La sécurité sociale et financière dont profite le corps professoral en littérature assure les bases (tout particulièrement en comparaison avec le corps universitaire américain) de ce que l'on pourrait définir comme une liberté académique. Une fois arrivé à un tel poste, libre à soi de se consacrer à ses projets, et même à l'oisiveté. Il n'y a pas de contrôle comme tel de la productivité. Le principe du décompte des publications, du nombre d'étudiants dans un séminaire, et de la soumission à toutes sortes d'évaluations n'a pas encore été introduit dans le système ouest-allemand, du moins pas sous sa forme extrême bien connue en Amérique du Nord. Il existe encore des domaines scientifiques où la demande ne constitue pas le critère ultime du fonctionnement. Cela implique, dans le domaine des sciences littéraires, que les nouvelles modes ne s'introduisent pas immédiatement et partout en même temps, que d'anciennes modes connaissent une vie exceptionnellement longue, et qu'il est en principe possible de se consacrer exclusivement année après année à un même projet sans avoir à rendre compte, par une série d'articles, de la force créatrice des études projetées.

L'année de la révolte étudiante (1968) a également été dans le domaine de la science le début d'une phase d'expansion : en quinze ans, le nombre des étudiants a triplé (385 000 en 1965 et 1 120 000 en 1981-1982), et le nombre des postes d'enseignants a proportionnellement augmenté, spécialement en sciences humaines. La plupart de ceux qui le voulaient sont devenus professeurs, et cela bien souvent sans se voir obligés d'écrire le travail d'habilitation, le tout pouvant parfois être remplacé par une série d'articles. La chance de cette génération est devenue le malheur de la génération des années quatre-vingt : les favorisés du *boom* ont bloqué la relève, les postes qui se libéraient ont été abolis, et on soutient maintenant principalement les sciences pures et les techniques. Joachim Dick rapporte le fait qu'en Allemagne fédérale,

32. Klaus Bartels, *op. cit.*, p. 69.
33. Cité par Ralf Schnell, *op. cit.*, p. 60.

seuls trois postes en sciences littéraires ont été ouverts en 1984, et que plus de 80 candidats se sont présentés dans l'espoir d'obtenir un poste de professeur assistant. Conséquemment : «le chemin vers le poste à vie est devenu un vrai 400 mètres haies, que seul celui qui sait véritablement joindre débrouillardise mondaine et bonne conduite peut remporter. Sans la protection d'un 'père académique' ou d'un 'frère politique', plus rien n'est possible aujourd'hui : celui qui n'appartient pas à un 'cartel de la citation' [je te cite, tu me cites...], et qui dans sa propre maison ou lors des congrès ne se fait pas d'ami, celui-là n'a aucune chance[34]».

Il semble toutefois exagéré de parler ici, comme Lyotard, du «tombeau de l'intellectuel» : la situation est, il est vrai, fatale pour les jeunes chercheurs en sciences humaines, mais elle instaure néanmoins des possibilités de travail culturel au-delà du fonctionnariat des idées, et cela constitue véritablement un enrichissement. Notons cet exemple : après avoir été fondés au milieu des années soixante-dix dans le but de suppléer aux lacunes informationnelles des médias établis, des écrits tels que le *Tageszeitung*, le *Pflasterstrand* et la *Literatur und Erfahrung* sont rapidement devenus dans les années quatre-vingt des médias professionnels, où sont réapparues les figures du critique et de l'érudit indépendants. L'état des professions intellectuelles semble ainsi connaître une évolution de type cyclique.

2.3. PARADIGMES ET «CHANGEMENT PARADIGMATIQUE»

Dans une étude sur «la situation des intellectuels sur le marché», Heinz Schlaffer, professeur en sciences littéraires à Stuttgart, reconnaît que les innovations que réclame le marché scientifique reposent souvent sur la reformulation d'anciennes notions.

> Des notions scientifiques bien connues sont présentées, sous une nouvelle terminologie — «subversion», «déconstruction», «intertextualité», en sciences littéraires, par exemple — comme étant de nouvelles connaissances. J'ai remarqué dans un congrès que les participants, lors de la première journée, ont préféré utiliser le terme à la mode de «rupture» et que, suivant l'exemple d'un invité parisien, ils lui ont substitué, lors de la seconde journée, le tout nouveau mot «décalage», maintenant à la mode, sans donner pour autant un autre sens au premier terme[35].

On pourra disputer longuement la question de savoir si les modifications en sciences humaines, particulièrement en sciences litté-

34. Joachim Dyck, *op. cit.*, p. 41.

35. Heinz Schlaffer, «Die Gelehrten auf dem Markt», *Merkur*, 7, 1986, p. 613.

raires, sont le résultat des mécanismes du marché, si elles sont des moments de l'évolution des idéologies sociales, ou bien si elles représentent de réels progrès du savoir. Soit! On peut néanmoins concéder le fait que les questions sur la littérature, les méthodes sont, d'ordinaire, plutôt remplacées que véritablement réfutées. Mais présenter les modifications comme de purs phénomènes relevant du marché ou de la mode, semble un peu trop facile, et ne cache pas une certaine volonté dénonciatrice. Peut-être reconnaissons-nous ici non seulement la déception du véritable homme de science à propos de l'entreprise culturelle, mais aussi un certain néoconservatisme en vogue, tout comme dans le cas de Dyck et Glaser. Néanmoins, Schlaffer a sûrement raison sur un point : les dernières modes dans le domaine littéraire en RFA proviennent depuis la fin des années soixante-dix avant tout de Paris. Mais qu'y avait-il avant?

2.3.1. La restauration

Le lien historique entre les études littéraires et les études germaniques a conduit à l'époque du national-socialisme à la formation d'une science littéraire essentiellement germaniste. La notion d'études germaniques faisait référence, à ce moment-là, tant à l'objet d'étude qu'à la méthode employée. Cette situation a disparu en même temps que le Troisième Reich, et plusieurs germanistes éminents de l'époque ont perdu leur charge (Petersen, Cysarz, Bertram) sans la récupérer par la suite. Face à la «partisanerie» des sciences littéraires au temps du national-socialisme, l'on a tenté de favoriser un nouveau départ au moyen d'un «parti pris» pour la littérature. Il s'est alors agi d'objectiver l'approche critique de la littérature. À cet effet, on a réintroduit la tradition formelle et humaniste dans les études littéraires. Le fait de se laisser diriger par un idéal formel dans le travail scientifique a sans doute porté en soi un moment expiatoire que l'on peut comprendre en relation avec les efforts de légitimation[36] ; mais cet idéal a réimposé des prémisses méthodologiques incontournables puisqu'il exigeait une étude *purement* immanente du phénomène littéraire. Les textes suivants représentent de manière exemplaire ces recherches sur les aspects formels et esthétiques immanents à la littérature : la *Formgeschichte der deutschen Dichtung* de Paul Böckmann, les *Grundbegriffe der Poetik* d'Émil Steiger, le *Sprachliche Kunstwerk* de Wolfgang Kayser. Cette tendance s'est maintenue jusqu'au milieu des

36. Paul Gerhard Völker, «Skizze einer marxistischen Literaturwissenschaft», *Methodenkritik der Germanistik*, Marie Luise Gansberg et Paul Gerhard Völker (édit.), Stuttgart, Metzler, 1970, p. 76.

années soixante dans des œuvres telles que les *Bauformen des Erzählens* d'Eberhard Lämmert, et *Die Logik der Dichtung* de Käte Hamburger (*la Logique des genres littéraires*). Que cela paraisse curieux ou pas, ces ouvrages, patrimoine des études germaniques, ont été les derniers à avoir été lus et connus de tous les professeurs et de la majorité des étudiants. On ne retrouve plus de tels ouvrages depuis le début des année soixante-dix. Autrement dit, un changement majeur dans le domaine des études littéraires, un «changement paradigmatique», pour parler comme Jauss, n'a eu lieu qu'après vingt ans d'un courant scientifique d'après-guerre. Et ce changement résulte de l'imposition en sciences littéraires d'un pluralisme méthodologique, du fractionnement en une multitude de sous-disciplines se faisant concurrence.

2.3.2. Les années de discussions méthodologiques

En 1968, le *Kursbuch*, baromètre généralement fiable de l'esprit du temps, se plaisait à établir des liens entre «la mort de la littérature», Hegel et Mai 1968 : avouons-le, les prophètes du déclin n'y croyaient pas vraiment ; d'abord parce qu'ils étaient alors — et sont demeurés par la suite — des représentants de la scène littéraire (Hans Magnus Enzenberger, Karl Markus Michel et Peter Schneider, par exemple), et puis, parce que la menace d'un non-lieu ou d'un impossible avenir pour la littérature pose justement mieux que tout autre manifestation la question du sens, auquel ils tenaient plus qu'à tout autre chose. Les discussions à propos de la légitimité et des aspirations du littéraire, de ses conditions d'existence ainsi que de son impact social, du potentiel utopique et de la vérité sociale de la littérature en cette époque avancée du capitalisme, semblaient témoigner d'un nouvel intérêt pour le littéraire qui allait se traduire non par la disparition de la littérature, mais par un intérêt renouvelé pour les études littéraires. Dans ce contexte, le slogan de «la mort de la littérature» manifeste bien plus un phénomène de théorie culturelle qu'un phénomène littéraire. En effet, il s'est principalement agi d'une problématisation des rapports entre l'art et la réalité, et non pas d'une réflexion sur les seuls problèmes de l'écriture.

La critique adressée aux sciences littéraires avant 1968 a, pour l'essentiel, comporté trois moments d'où vont découler les orientations critiques futures : critique de la méthode formelle et humaniste, critique de l'attitude réservée des germanistes face aux possibles implications sociales et pratiques du littéraire et, en troisième lieu, critique du point de vue étroit de l'objet «littérature» conçu comme art savant. À la vérité, les changements apportés

dans les sciences littéraires en Allemagne fédérale après 1968 représentent moins l'introduction d'impératifs méthodologiques inédits que la redécouverte d'anciennes notions ou l'emprunt d'éléments provenant de contextes culturels étrangers.

Dans ces débats sur la littérature, une position centrale revient à l'École critique (ou École de Francfort), en raison, avant tout, de son rôle de catalyseur dans les discussions sur les fondements méthodologiques *sine tempore*. Marcuse ne figurait à ce moment-là pas tant comme le critique idéologique d'avant-guerre qui tentait de déterminer le caractère affirmatif de l'art du point de vue social, que comme celui qui avait reconnu dans l'expérience esthétique un moment transcendant sans cesse les rapports dominants. Pour sa part, Adorno n'a guère été compris par les différentes générations d'étudiants comme l'auteur d'une esthétique des modernes : il a surtout été perçu comme le théoricien de la fonction sociale de l'art (mentionnons ses essais sur Brecht et Lukács), comme celui pour lequel le moment de vérité historique contenue dans les œuvres littéraires constituait la clé de l'idéologie critique, et, finalement, comme l'analyste du caractère de marchandise de l'œuvre d'art. L'auteur de la *Théorie esthétique* est, en fait, l'Adorno de la génération étudiante de la deuxième moitié des années soixante-dix, et en cela il s'apparente au Walter Benjamin de l'*Essai sur l'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique* — auteur dont on lit, aujourd'hui, surtout le *Passagenwerk*. C'est dans le texte de Christian Enzenberger, *Literatur und Interesse*, paru en 1977, que l'influence de Marcuse sur la théorie littéraire apparaît avec le plus de clarté. Quant à la portée intellectuelle d'Adorno, elle peut avant tout être saisie chez les théoriciens de l'esthétique de la marchandise (Wolfgang Fritz Haug, Hans Heinz Holz et Friedrich Tomberg).

Même si le nombre de ses véritables disciplines n'a pas été important, et son action limitée à quelques années, l'importance de la théorie du «reflet» de Lénine a été considérable en Allemagne fédérale. Personne n'a suivi ses prémisses de façon plus fidèle (l'art est le reflet de la réalité sociale et, en complément à l'approche léniniste, l'art agit en retour sur la société) que Thomas Metscher (*Kunst und sozialer Prozess*, 1977) ; toutefois son influence a également été assez importante chez des professeurs plus connus tels que Klaus Scherpe et Gert Mattenklott. L'ouvrage sur la théorie de l'avant-garde (*Theorie der Avantgarde*) de Peter Bürger (1974), de même que certains de ses travaux suivants, se présentent comme la critique et le prolongement des thèses d'Adorno et de Lukács sur le caractère historique de l'art et de la théorie littéraire. La théorie de Bürger tente de démontrer, à partir de l'avant-

garde, que la théorie critique et la théorie du «reflet» ont toutes deux un caractère normatif, et qu'elles ne se préoccupent pas suffisamment de l'évolution de l'art et de l'esthétique telle qu'elle a été rendue possible par la réflexion et l'autoréflexion.

On ne doit pas passer sous silence le fait que l'enchevêtrement des notions d'histoire littéraire et sociale, de théorie esthétique et de critique sociale, est bien souvent — et avant tout dans les séminaires et les exposés des étudiants de cette époque — apparue sous la forme d'une interrogation pointilleuse des œuvres littéraires dans le but d'en extirper la problématique sociale qui lui aurait été «potentiellement» inhérente. Et si cela a été, pour ainsi dire, l'aspect le moins productif de cet enchevêtrement de méthodes d'analyse, son côté le plus fécond a résidé dans la (re)découverte de périodes entières de la littérature allemande : à la suite du changement paradigmatique, on a réinterprété Goethe et Schiller, et (re)découvert le mouvement de l'*Aufklärung*, la littérature d'avant 1848, les écrits de la «jeune Allemagne», la littérature de «gauche» de la République de Weimar et la littérature d'exil.

À la faveur des débats méthodologiques qui ont marqué le paysage des sciences littéraires pendant plus d'une décennie, l'objet même de la discussion s'est modifié : au cours de la quête, en soi infinie, de nouveaux critères méthodologiques pour la définition du littéraire, ce que l'on comprenait sous le terme de littérature a connu un élargissement vers la notion de texte et de discours. Cette expansion de l'objet littérature a été introduite (même si cette évolution ne peut pas être linéairement décrite) à l'occasion des débats sur la «valeur» littéraire, tels qu'ils apparaissaient, dans un premier temps, chez Emrich, von Sengle, Kayser, Wehrli et Müller-Seidel, dans une volonté de légitimation d'une notion élitaire, poétique de la littérature. Cette problématisation de la «valeur» littéraire a ensuite été poursuivie sur des bases socio-littéraires par des théoriciens tels que Killy, Schulte-Sasse et certains autres, à l'aide de l'étude de la littérature triviale et de textes d'utilisation quotidienne. Par ailleurs, les sciences littéraires n'ont pas été les seules à se préoccuper d'une telle problématique : en recourant à des positions esthétiques formulées dans les années vingt, des auteurs tel que Handke (*Innenwelt der Aussenwelt der Innenwelt, Hausierer*) ont, en effet, tenté à la même époque de faire du problème de la délimitation du littéraire le thème même de la poésie.

2.3.3. Le processus d'objectivation d'une science... et sa relève

Les sciences littéraires ont connu, au milieu des années soixante, une période d'élargissement et de restructuration. Les

sciences humaines ont alors été contraintes de légitimer leurs activités : elles ont dû, par exemple, prouver le niveau scientifique de certaines de leurs démarches. Dans cette optique, la réception du *New Criticism* et de son critique Northrop Frye, ainsi que des travaux de Wellek et Warren, ont permis aux sciences littéraires ouest-allemandes de se mettre au courant de développements qu'avaient connus les études littéraires à l'étranger lors de la période nationale-socialiste et de la restauration qui a suivi. En contrepartie, les études relatives aux théories du texte et du signe ont été faites, dès leurs débuts, dans une volonté de mettre sur pied une nouvelle science. Une grande partie des textes fondamentaux au sujet de ces dernières théories (par exemple, ceux de Morris, Bühler, Searle, du formalisme soviétique et du structuralisme tchèque) avait déjà été publiée quelques décennies plus tôt. Quant aux plus récents développements américains (Jakobson, Sebeok, Halle) et français (Barthes, Lévi-Strauss, Derrida) en la matière, ils ont généralement été disponibles en version allemande avec un retard d'au moins cinq années : l'incertitude terminologique qui caractérise la version allemande des *Mythologies* de Barthes (1957), paru en 1964 en traduction allemande, témoigne de l'ouverture d'un tout nouveau champ de recherche. Le flot des publications d'origine allemande sur les thèmes «sciences littéraires et linguistique», «sciences littéraires et sémiotique» correspond à la période allant de 1969 à 1975, environ. Finalement, ce qui a primé en République fédérale, c'est l'intérêt manifesté pour une «réorganisation des sous-disciplines littéraires[37]» par des professeurs de littérature tels que Ihwe et Wienold, et par des linguistes tels que Petöfi, Posner et van Dijk, et non pas le désir de mettre sur pied une «superthéorie» telle que celle annoncée par le groupe Tel Quel au début des années soixante-dix.

L'idéologie structuraliste ne peut éviter une certaine réduction du concept littéraire : la compréhension de l'œuvre littéraire comme «structure spécifique» présuppose un fait de communication qui est essentiellement de nature textuelle. Depuis le milieu des années soixante-dix, la théorie du texte tente de saisir ce phénomène de deux manières différentes : l'une d'elles s'appuie sur la tradition rhétorique (Plett, Breuer), alors que l'autre s'oriente davantage selon les acquis de la théorie de la communication et de la linguistique pragmatique (S.J. Schmidt, par exemple).

37. Jens Ihwe, «Zur Einleitung : Aspekte der Literaturwissenschaft. Ein Arbeitsprogramm», *Literaturwissenschaft und Linguistik*, Jens Ihwe (édit.), vol. 1, Francfort, Athenäum, 1972, p. 7.

L'approche pragmalinguistique des œuvres littéraires — dont l'idée de base est que les formes spécifiques de l'utilisation du langage présupposent différentes formes textuelles — contient déjà en soi le passage vers l'esthétique de la réception, telle que celle-ci a été connue à peu près à la même époque sous le nom d'École de Constance, dans les travaux de Jauss et d'Iser. Au moyen d'un système complexe de catégories méthodologiques (la notion d'expérience esthétique, la typologie des formes d'identification, l'idée des «blancs», notamment), l'École de Constance a essayé de donner une apparence scientifique au traditionnel procédé herméneutique. Pour cette raison, l'esthétique de la réception partage avec la problématique herméneutique traditionnelle le fait de faire du récepteur le critère permettant de distinguer un contenu — un contenu qui, à mon avis, ne peut pas être construit uniquement au moment de la réception. On abandonne ainsi la compréhension de la littérature au profit de l'observation de l'acte de la lecture, qui devient ainsi, à ce titre, l'objet des sciences littéraires.

Si les années soixante-dix ont été, en raison des motifs évoqués précédemment, empreintes du phénomène de la constitution de diverses écoles et méthodes d'approche du littéraire, la situation se présente, depuis le début des années quatre-vingt, tout autrement. D'un côté, il est possible qu'un certain niveau de saturation ait été atteint en ce qui a trait aux déclarations programmatiques à propos des méthodes dans les sciences littéraires, et aux sous-disciplines qui n'ont été formulées qu'au conditionnel ou avec des verbes modaux tels que «devoir» et «pouvoir». Mais il importe aussi de souligner les nouvelles conditions de l'enseignement : la discipline littéraire ne se trouve plus en phase d'expansion, les universités ne représentent plus le lieu central de la discussion politique et de la socialisation, et les étudiants manquent de perspectives professionnelles. Toutes ces conditions font en sorte que l'on insiste aujourd'hui sur le fait de pouvoir s'identifier avec la littérature sans devoir passer par un quelconque registre catégoriel, et sans avoir à faire maints efforts théoriques. Les ouvrages de théories littéraires du type méthodologique des années soixante-dix se font de plus en plus rares, et prennent, pour ainsi dire, un caractère méta-méthodologique en raison de l'apparition d'une théorie des «façons de lire» qui ne cache pas son côté arbitraire par rapport à l'objet d'étude. Je pense ici principalement aux théorèmes en provenance de la psychanalyse lacanienne, au phénomène du «désir», à la redécouverte programmatique de la sensibilité, aux travaux de Julia Kristeva, à l'échec de la modernité dans la version du «déclin de l'Occident» que nous donne Lyotard. Dans cette perspective, la remarque quelque peu sarcas-

tique, à savoir que les théories en sciences humaines porteraient maintenant l'estampille de leur date d'échéance, n'est pas si loin de la vérité.

Sous un certain rapport, ce dernier développement a été annoncé dès le milieu des années soixante-dix (par exemple, dans l'article de l'écrivain Hans Christoph Buch dans le numéro 4 du *Literaturmagazin* de 1975) par un retour de la subjectivité sous la forme de programmes bien souvent accompagnés du refus de toute théorie scientifique et politique. Ces programmes ont réclamé le «moi authentique», proclamé la nécessité de résister à la «disparition du sujet», et le rétablissement de la figure du poète comme véhicule d'expériences autres, inédites. On a alors assisté à une vague de confessions et d'autobiographies littéraires tendant bien souvent à brouiller les frontières entre la poésie et la psychologie, et ce, fréquemment dans une optique féministe. Cela a eu peu de conséquences dans le domaine des études littéraires[38]. Toutefois, lorsque le best-seller philosophique de Peter Sloterdijk, *Kritik des zynischen Vernunft (Critique de la raison cynique)* publié en 1983, a réclamé que la rationalité puisse à nouveau se pencher sur les expériences du quotidien, il s'est fait porteur de l'idée d'une redécouverte programmatique de la subjectivité.

La théorie du signe — celle-là même qui naguère voyait dans la conceptualisation un moyen de compréhension — tend, semble-t-il, à rejoindre cet irrationnalisme qu'on retrouve au sein de l'apologie de la subjectivité. Derrida avait déjà, au début des années soixante-dix, défini le «logocentrisme aristotélicien» comme un ennemi du texte[39]. Le théoricien berlinois Klaus Laermann démontre — entre autres, dans son article *Lacancan und Derridada: Über die Frankolatrie in den Geisteswissenschaften* — avec un certain cynisme que, dans leur adaptation allemande parfois superficielle et dénuée de tout esprit critique, les théories françaises actuelles et l'apologie de la subjectivité entretiennent parfois des relations douteuses, chez Dietmar Kamper, par exemple. Laermann explique qu'au

> moyen de déplacements sémantiques précis, la francolâtrie voudrait parvenir à une «délégitimation» des discours scientifiques. [...] Elle espère faire découvrir dans ces déplacements sémantiques non pas tant des jeux rhétoriques (ce qu'elles sont dans bien des cas, jusqu'ici), que les stigmates des souffrances liées à l'universalité des concepts. Elle voit en eux les signes d'une maladie mortelle. Cette mode scientifique désire très sérieusement être la dernière. Mais avant

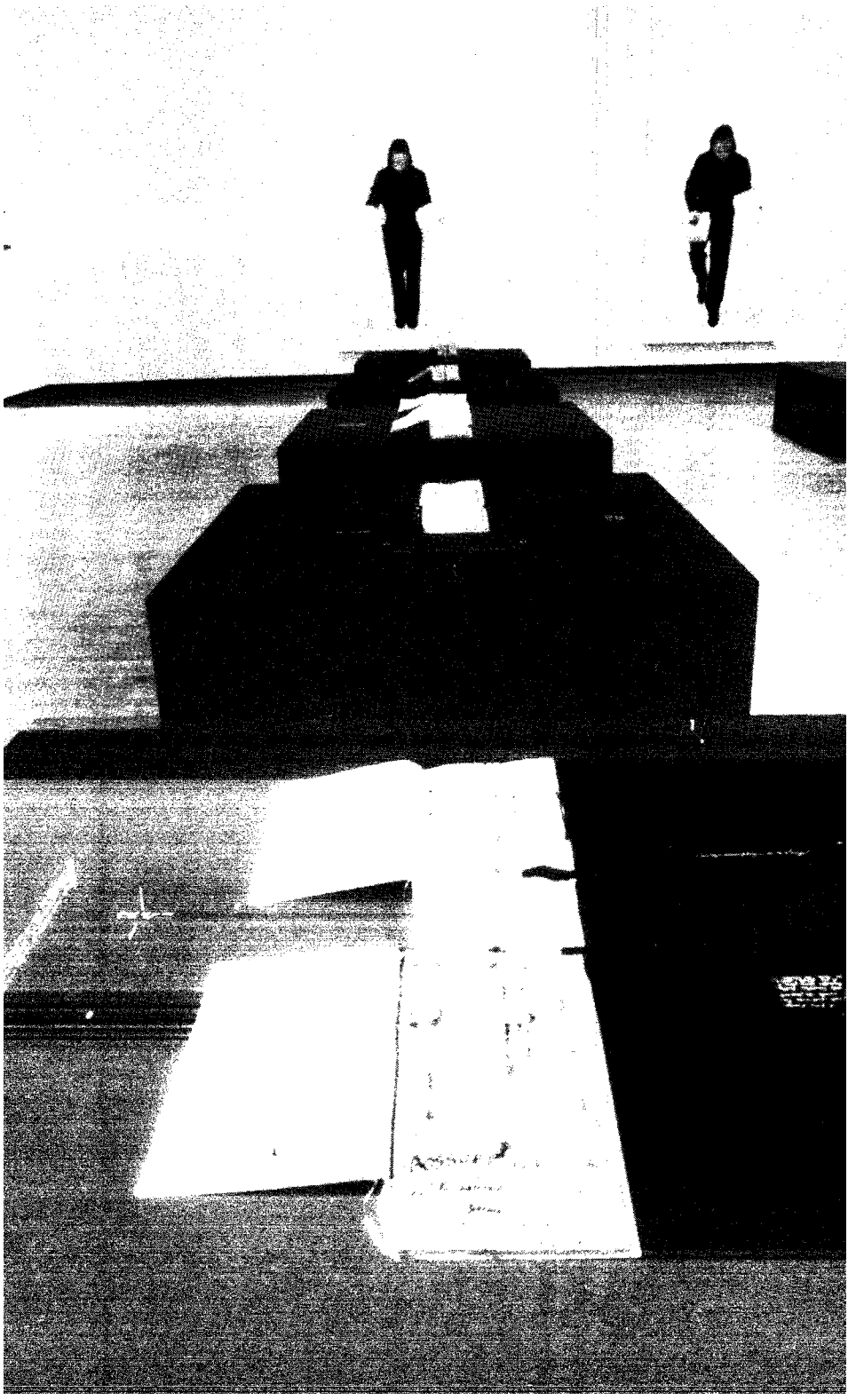
38. Karl Markus Michel, *op. cit.*, p. 10.
39. Lothar Baier, *op. cit.*, p. 25.

de vivre sa propre mort, elle veut connaître celle des autres sciences[40].

Dans le domaine de la littérature, on remarque actuellement un «glissement» vers une écriture «savante» qui se veut archaïsante : chez Boto Strauss, chez Peter Handke ; il semble y avoir également un retour à la narration, du moins c'est ce qui ressort de l'analyse des romans *Das Parfum (le Parfum)* de Süskind et *Das Grau der Karolinen* de Modick. Peut-être ces signes annoncent-ils le prochain «changement de paradigme»...

Lors de cette récapitulation, il est apparu que la formation de méthodes semble être l'objectif ultime des études littéraires. Autrement dit, une méthode serait déjà un jugement posé sur l'objet de l'étude. Par une telle démarche on se trouve confronté à la situation suivante : plusieurs méthodes peuvent se côtoyer tout en se contredisant. Résultat : «le simple fait qu'il y ait plusieurs interprétations contradictoires à propos d'un même texte [...] a été élevé au rang de connaissance scientifique[41]». Nous attendons le jour où un texte mettra enfin une méthode en défaut.

(Traduit de l'Allemand par Claude Dionne)

40. Klaus Laermann, «Lacancan und Derridada. Über die Frankolatrie in den Gesiteswissenschaften», *Kursbuch*, 84, 1986, p. 42 et ss.

41. Manfred Seiler, «Von der Halbwertszeit der Philosophie : Anmerkungen zur Krise einer schönen alten Disziplin», *Die Zeit*, 10, 27 février 1987, p. 22.